

CHRISTIAN  
DEBRY

**COMBIEN  
VAUT UNE VIE ?**

HÔPITAL HAUTEPIERRE, STRASBOURG,  
24<sup>e</sup> JOUR



**TRACTS**  
**DE CRISE**  
GALLIMARD

10 AVRIL 2020 / 20 H / **N° 43**  
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

---

**8** avril 2020.  
7<sup>e</sup> étage de l'hôpital Hautepierre, hôpitaux universitaires de  
Strasbourg.

**Depuis le service de chirurgie ORL et cervicofaciale.**

**24<sup>e</sup> jour...**

Tout est né, comme une rumeur, lointaine, dans un marché ouvert dont personne ne connaissait le nom, pratiquant un commerce criminel d'animaux sauvages, dans un pays par ailleurs avide de supplanter les autres nations en sacrifiant un peu plus la terre des hommes.

Une poussière biologique, un microbe pangolien dirait-on si ce n'était un virus, vint gripper la face du monde, lui laissant trop peu de temps pour se défendre face à cette abrupte attaque.

C'est ainsi que l'intense déflagration s'est révélée, prenant sa source dans l'infiniment petit, l'insignifiant, le dérisoire.

---

Elle s'amplifiait pourtant cette rumeur covidienne, mais regard perdu sur le relief voilé des Vosges par la fenêtre ouverte plein sud de mon bureau, rien ne pouvait encore me sembler plus lointain, plus abstrait. Un vent mauvais soufflait déjà que nul ne percevait encore vraiment. Je lisais ce sourd grondement. Les analyses contradictoires des médias fusaient, cherchant dans le labyrinthe des nouvelles déferlantes une hypothétique porte de sortie vers la vérité. Les alertes scientifiques aux contenus inquiétants sonnaient dans ma boîte mail avec plus de force chaque jour, irriguées par les analyses de quelques spécialistes crédibles auxquels on donnait alors la parole, avant qu'ils ne deviennent légions et que leur légitimité sur le sujet ne se dilue dans le nombre d'intervenants surmédiatisés.

J'avais encore un doute à cette époque lointaine, et à peine commençai-je à me faire une opinion que la créature déferla sur l'Alsace, s'engouffra par les portes, les fenêtres et se dissémina dans l'hôpital, expulsée par le toucher, les embrassades d'une congrégation religieuse qui, invoquant le Seigneur, en reçut la gifle magistrale dont le souffle n'a pas fini de se propager.

Rien non plus de ma personne ou de ma fonction ne pouvait être plus insignifiant dans la gouvernance de la marche autistique du monde. Une chefferie de service chirurgical dans un centre hospitalo-universitaire, l'un de ces lieux au monde où l'on ne parle d'argent que

pour supplier d'en obtenir un peu plus pour mieux soigner, dans ces lieux abîmés par tant d'années de gestion oppressante.

La santé, ce bien immatériel, patrimoine commun à tous et inaliénable, mal irrigué par les incessantes amputations budgétaires des gouvernements successifs, maîtresse délaissée mais toujours aimante, allait revenir dans tout son éclat à l'appel affolé de son dédaigneux amant. Son cœur est une toile maillée des convictions profondes des soignants dont les fils arachnéens, tissés par la dispensation des soins, la souffrance des patients, la confrontation permanente avec la mort et l'espoir, n'ont jamais lâché.

On le sentait arriver ce vent mauvais mais on en doutait encore. Le corps des soignants était dans la boue, mais le sol tenait ferme sous leurs pieds. Ils purent donc lutter. À l'unisson, personnel et institution réagirent d'abord lentement puis, à l'instar d'un mastodonte sidéré et violenté par l'événement initial, avec une force et une conviction peu commune. Ils opposèrent à l'insignifiant maintenant signifié, une résistance d'emblée farouche.

Ce fut d'abord au sein du service une communication très rapide pour tenter de freiner l'affluence des patients dans les consultations, de la réguler avant de tout stopper pour éviter au maximum la propagation du virus. L'afflux dans les réanimations n'était que les prémices de la catastrophe à venir qui possédait maintenant un visage : celui

de patients fiévreux, toussant, manquant de souffle puis d'air. Et d'heure en heure, diffusés par l'institution, les chiffres bruts tombaient, de plus en plus alarmants, de malades hospitalisés dans un état parfois dramatique, transférés au plus vite en réanimation.

Le torrent en crue, dont les eaux ne faisaient que commencer à monter, était alimenté par les violents orages en amont, ceux de l'avant confinement, des jardins publics pleins de vie et d'une insouciance dont je ne peux croire avec le recul qu'elle n'était pas en partie feinte, ultime désir de liberté avant l'enfermement. On plaisante plus facilement avec la mort quand on ne la voit pas. J'en ai pris la pleine conscience lors de discussions lunaires organisées par vidéoconférences par nos sociétés savantes. Alors que nous étions emportés par le souffle du cyclone, les entretiens tournaient autour de précautions et de débats déjà dépassés, de convictions obsolètes. Il est difficile d'entendre le cri du noyé lorsque l'on est trop loin de la rive, et le message de détresse adressé et diffusé à cette occasion put je l'espère en partie convaincre certains de se prémunir contre cette lame de fond encore trop virtuelle pour eux.

Des recommandations alimentées par la valse incessante des messages alarmistes affluèrent de tous les horizons, local, national, international. Elles fusaient comme des éclats de projectiles. Il fallait en extraire une vérité encore incertaine, immédiate, imposant de tout analyser et de décider dans l'urgence.

Oui, c'est une guerre. Les termes sont exacts, ils ne sont pas exagérés. Comment qualifier autrement la lutte contre cette nouvelle zoonose, ce virus, cette « grippe » comme certains l'ont nommé avec une remarquable clairvoyance, cette situation inédite sur trois ou quatre générations pour les plus jeunes, le face à face avec un ennemi qui se propage à une vitesse planétaire, tuant d'abord nos anciens pour se hâter avec morgue de descendre l'âge moyen de la pyramide des âges, obligeant à confiner plus de la moitié de la population mondiale, changeant toutes nos habitudes, détruisant l'économie, paupérisant les plus faibles, affolant les plus anxieux et risquant de déséquilibrer les liens familiaux.

Il nous fallait descendre l'échelle des âges plus vite que ce corona, reculer, atermoyer et décrocher encore, sacrifier les consultations en ne conservant que les malades graves, puis paralyser tous les blocs sans distinction, décaler les semi-urgences. Ne garder que l'essentiel était le mot d'ordre jusqu'à ce que l'essentiel ne puisse plus contenir le torrent de patients qui alimentait en flot continu les réanimations. Dos au mur, il ne subsistait que les urgences absolues. La guerre de tranchée fut alors instaurée. Il ne fallait plus reculer. La dégradation des soins ébranla nos convictions et notre éthique, mais l'édifice résista et nous pûmes sans relâche le consolider. La force du torrent devint maximale, mais les digues jour après jour purent être surélevées, les postes de réanimation additionnés, les

patients transférés sur le territoire, les unités des services de médecine et de chirurgie transformées en lits d'hospitalisation, tout le personnel paramédical et médical réaffecté dans un élan magnifique. Ce fut jusqu'à ce jour comme un Sabbat où tous furent mis à contribution pour encercler Thanatos.

Il fallut tout réinventer, anticiper, innover, structurer les réseaux, devenir puissamment transdisciplinaire, garder la mesure en toutes choses et reconnaître son ignorance. Là où tout habituellement prend du temps dans les décisions, nous pûmes nous organiser dans une fluidité presque irréaliste, chacun fermement ancré à son poste et dans sa fonction. Bien entendu, il y eut quelques sceptiques, irascibles, frileux et contestataires de l'évidence, mais ils furent emportés et dissous dans la turbulence de l'urgence.

Les patients un peu moins urgents furent reportés à huit ou quinze jours, nos programmes faits et refaits en permanence, hésitant, imposant, se réfutant, revenant sur nos décisions le plus souvent collégiales, pour les abandonner une heure plus tard devant la poussée du fléau. Dans ce combat, l'immédiateté temporelle s'affirme comme une entité absolue, et le futur proche comme une abstraction non contrôlable.

Je me rive aux chiffres envoyés deux fois par jour par l'institution, les notant au crayon sur une feuille comme un écolier, avec en abscisse le temps et en ordonnée le nombre de patients hospitalisés ou en réanimation, calculant la

tangente, scrutant une faiblesse de la courbe, espérant que les simulations mathématiques du pic seront conformes aux prévisions, dans l'espoir d'un ralentissement prochain, trois semaines après le confinement, intervalle attendu avant de prouver son efficacité.

Tout tient encore à ce jour. Momentanément vulnérable, la résilience fera son chemin.

Comme une vague nitescente, c'est chaque jour le réconfort donné par les aides-soignants aux patients, leur café chaud du matin, la verve des brancardiers qui les transitent, la course des infirmières en tous sens, l'efficacité remarquable des cadres de santé. Mais aussi les externes qui découvrent à l'état brut le monde hospitalier dans une mobilisation sans précédent, augurant par leur capacité d'adaptation une génération nouvelle dont la vocation n'est plus à démontrer. Ce sont les internes s'investissant dans un service qu'ils ne reconnaissent plus, capables d'entrer dans une chambre, d'y découvrir leur premier mort, puis de passer dans une autre pièce sans s'effondrer tout en gardant leur empathie, distanciant le propos afin de le relativiser. Ce sont enfin les seniors irrigués par ce tourbillon de compétences et cette résonance émotive.

Ainsi, dans le désarroi, la difficulté et la mort, le Covid-19 présente-t-il un double masque vénitien, d'un côté le rictus moqueur et accablant face à nos manques dans cette lutte, et de l'autre le sourire d'espérance d'une prise

de conscience pouvant infléchir la marche du monde vers l'ère du raisonnable.

Rien ne sera plus comme avant. La perception de notre finitude s'expose inopinément face aux hospitalisations ou aux décès de tant de proches, elle ne peut plus être pudiquement rejetée dans les coulisses de la vie ordinaire.

Les limites de la perfection technique acquise s'émeussent dans cette urgence quotidienne. Il va falloir après l'ouragan apprendre à redécouvrir le sens de la fin de vie, tenter de vivre plus apaisé avec elle. Et mettre à bas la techno-mort, ne plus parler d'homme augmenté ou je ne sais quelle stupidité : les mourants ne peuvent affronter la violence de l'agonie que s'ils savent qu'ils comptent aux yeux de ceux qui les entourent, pas aux yeux des machines les suppléant. Ils demandent de l'empathie et de l'humilité, pas de l'intelligence artificielle.

Quand un homme souffre, il ne pense pas à son compte en banque, à son prestige, à sa position, à sa voiture écrasante, il pense qu'il a mal et qu'à l'hôpital, des personnes vont le prendre en charge avec humanité et compétence.

Combien vaut une vie ?

En ce jour d'écriture, la courbe des hospitalisés semble enfin hésiter dans son ascension et s'aplatit timidement. J'en casse fébrilement la pointe de mon crayon. À peine une trouée lumineuse mais quelques rayons dans un ciel sombre et borné. Le vrombissement des turbines des

hélicoptères est moins prégnant et accompagne cette espérance qui semble coïncider avec les chiffres attendus.

Les premières prises de sang afin d'analyser les sérologies et connaître notre immunité vont être effectuées : elles seront déterminantes pour connaître notre prévalence d'immunisation et tenter d'éviter une deuxième vague de malheur. On pourra alors à peine commencer à penser au déconfinement progressif, aux retrouvailles avec les proches, à l'été qui s'annonce, qu'il faudra aussi se préparer à la déception de taux trop bas qui heurteront de front notre besoin vital de retour à la vie normale.

Presque un mois déjà passé à batailler entre les murs blancs de l'hôpital. Jour après jour, le confinement renforce un lien humain puissant, dans une intimité mêlée à la pudeur silencieuse des soignants qui ne souhaitent pas être des héros.

Il est minuit. J'hésite encore à fermer ma fenêtre, elle m'ouvre sur le monde et mes proches qui me manquent tant. Je laisse ma pensée divaguer. Je goûte le vent salé de la mer et loue la face riante du masque vénitien. Si elle devait s'esquiver, la révolte totale me paraîtrait être la seule solution pour ne plus revenir à nos petits bonheurs matériels polluants et inutiles, ostraciser les imbéciles, rabaisser les hyper riches, les États autoritaires, nationaliser le sous-sol de l'ensemble de la terre et en répartir les richesses, inonder le monde de savoir, rendre reine la patience, repenser nos erreurs, rompre les forteresses, faire

de la terre et de ses êtres vivants une déesse d'adoration et de respect, hurler dans la nuit que l'homme est libre et qu'il est capable de prendre son destin en main et regarder vers les étoiles pour y partir un jour une fois cette œuvre accomplie.

Le bip sonne et dissipe dans l'instant ces pensées délirantes.

Une discussion s'engage avec le chef de clinique.

Le patient a vingt ans, il est contaminé, intubé, de l'infection plein les sinus, source d'abcès qui ensemece son cerveau et obture ses vaisseaux. Urgence absolue, il faut l'opérer, maintenant.

Je serai rentré à l'aube.

**CHRISTIAN DEBRY**

À l'heure du soupçon, il y a deux attitudes possibles. Celle de la désillusion et du renoncement, d'une part, nourrie par le constat que le temps de la réflexion et celui de la décision n'ont plus rien en commun ; celle d'un regain d'attention, d'autre part, dont témoignent le retour des cahiers de doléances et la réactivation d'un débat d'ampleur nationale. Notre liberté de penser, comme au vrai toutes nos libertés, ne peut s'exercer en dehors de notre volonté de comprendre.

Voilà pourquoi la collection «Tracts» fera entrer les femmes et les hommes de lettres dans le débat, en accueillant des essais en prise avec leur temps mais riches de la distance propre à leur singularité. Ces voix doivent se faire entendre en tous lieux, comme ce fut le cas des grands «tracts de la NRF» qui parurent dans les années 1930, signés par André Gide, Jules Romains, Thomas Mann ou Jean Giono – lequel rappelait en son temps : «Nous vivons les mots quand ils sont justes.»

Puissions-nous tous ensemble faire revivre cette belle exigence.

ANTOINE GALLIMARD





*Presque un mois déjà passé à batailler entre les murs  
blancs de l'hôpital. Jour après jour, le confinement  
renforce un lien humain puissant, dans une intimité  
mêlée à la pudeur silencieuse des soignants qui ne  
souhaitent pas être des héros.*

CHRISTIAN DEBRY

CHRISTIAN DEBRY EST CHIRURGIEN ET CHEF DU SERVICE D'ORL ET DE CHIRURGIE CERVICO-FACIALE DU CHU DE STRASBOURG. IL EST ÉGALEMENT CHERCHEUR À L'UNITÉ INSERM 1121 BIOMATÉRIAUX ET BIOINGÉNIERIE, VICE-DOYEN DES RELATIONS INTERNATIONALES DE LA FACULTÉ DE STRASBOURG ET MEMBRE DE L'ACADÉMIE NATIONALE DE CHIRURGIE. IL EST PAR AILLEURS L'AUTEUR DE *J'INCISE*, UN ROMAN PARU AUX ÉDITIONS STOCK EN AVRIL 2019.

**TRACTS.GALLIMARD.FR**

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : **ANTOINE GALLIMARD**

DIRECTION ÉDITORIALE : **ALBAN CERISIER**

[ALBAN.CERISIER@GALLIMARD.FR](mailto:ALBAN.CERISIER@GALLIMARD.FR)

GALLIMARD • 5 RUE GASTON-GALLIMARD 75007 PARIS • FRANCE • GALLIMARD.FR

DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2020 © ÉDITIONS GALLIMARD, 2020

10 AVRIL 2020

CHRISTIAN  
DEBRY

**COMBIEN  
VAUT UNE VIE ?**

HÔPITAL HAUTEPIERRE, STRASBOURG,  
24<sup>e</sup> JOUR



10 AVRIL 2020 / 20 H / N° 43  
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

**Combien vaut  
une vie ?  
Christian Debry**

Cette édition électronique du livre  
*Combien vaut une vie ?* de Christian Debry  
a été réalisée le 10 avril 2020  
par les Éditions Gallimard.  
ISBN : 9782072912146